

XYZ. La revue de la nouvelle

Intemporelle

Ariane Brisson



Numéro 119, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brisson, A. (2014). Intemporelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (119), 54–58.

Intemporelle

Ariane Brisson

— J'É T'AMÈNE un pantalon, maman. Peux-tu me faire un rebord s'il te plaît?

Au début ça allait, mais bien vite, l'ourlet présenta des défauts. Inégal. À l'envers. Lorsque le pantalon fut cousu de sorte que la jambe ne pouvait plus y entrer, j'interrompis mes requêtes.

C'était la troisième fois qu'elle demandait à ma fille si ses clefs étaient sur la table.

— M'man, mamie est bizarre.

— Je sais, ma grande. Ça se peut qu'elle reste comme ça pour un petit moment.

Ma mère s'esclaffe :

— On dirait que j'ai le piton collé sur *reset*!

Nos rires jaunes. Mon père, avec ses œillères :

— Ben non, t'es ben correcte.

Ses cheveux gras sont attaqués par les repousses grises. Au moins, elle sourit.

— Pôpa est parti. Il va revenir bientôt.

— Oui, maman, il est parti chercher des outils chez mon oncle Joseph pour réparer la machine à coudre.

Sortir le nécessaire. Les cheveux négligés attendent sous l'eau du pommeau. Le shampoing coule en une petite flaque dans le creux de ma main. Je masse le cuir chevelu. Ensuite,

Elle se laisse faire. Elle est beaucoup plus silencieuse, depuis. Comme si la parole l'avait fuie aussi. La mousse blanche se mêle aux repousses grises. Je lui tends une serviette pour éviter le savon dans les yeux lors du rinçage.

— Ça va, maman?

— Oui. Il est parti où déjà, Pôpa?

— Chercher des outils pour réparer la machine à coudre.

— Oui, c'est vrai. Me semble que ça fait longtemps, là. Il devrait revenir bientôt, hein?

— Oui, maman.

Aspirée par le drain, l'eau émet ses derniers gargouillis. Je frictionne les cheveux avec la serviette. Elle se regarde dans le miroir et rit de sa tignasse ébouriffée. Puis ses traits retombent doucement et la lueur inquiète s'empare à nouveau de ses yeux.

— Pôpa va revenir bientôt, hein?

— Oui, maman.

Pieds repliés sous ses cuisses, ma fille lit un livre dans le fauteuil. Alors que je l'observe pensivement, elle lève la tête vers moi, intriguée. Le regard perdu de ma mère se superpose au sien. Je détourne les yeux, comme pour chasser l'épée au-dessus de nos têtes.

— Ça va?

— Oui, oui.

Elle me dit vouloir écrire un nouveau texte.

— Ah oui? C'est à propos de quoi?

Ma fille m'observe, soudain hésitante, avant de commencer lentement son récit.

— C'est l'histoire d'une madame. Elle parle souvent du temps qu'il fait, des jours qui passent, de son mari et de sa fille. On a l'impression qu'elle a quelque chose d'étrange, mais on sait pas quoi. Un jour, pendant qu'elle dort à moitié sur sa chaise berçante, un homme qu'elle connaît pas entre dans la maison. Il a un fusil. La madame appelle son mari, 55

plein de fois, mais il vient pas. Elle se rappelle que son mari est parti à la chasse, qu'il pourra pas l'aider. L'inconnu se rapproche d'elle, mais la vieille dame a peur pis elle le repousse. Finalement, son flot de pensées s'arrête, parce qu'elle est morte, et c'est le monsieur qui prend le contrôle de la narration pour expliquer qu'en fait, c'était lui, son mari, mais que c'était rendu trop difficile de vivre avec elle, parce qu'elle ne le reconnaissait plus et qu...

Un bruit l'interrompt. C'est ma gorge, si serrée que j'en suffoque. J'entends le grincement du fauteuil, sens une main effleurer mon bras, mais les mots de ma fille peinent à se rendre jusqu'à moi.

— Je m'excuse m'man, j'aurais jamais dû te raconter ça.

Le médecin dit qu'elle doit se garder intellectuellement active avec des casse-tête, des devinettes ou des mots croisés. Je lui ai acheté un casse-tête de 2 000 pièces. Puis de 1 500. De 1 000. De 500. De 350.

Je lui tends un morceau.

— Rappelle-toi, c'est plus facile quand on commence par les côtés.

Son premier réflexe : tenter d'accoler une pièce jaune à une pièce de différentes nuances de bleu. Ma main se pose sur la sienne.

— Essaie par ici.

Raté. Raté. Raté. Encore raté. Son morceau ne trouve pas la place qui lui revient. Elle ronchonne :

— Ce casse-tête-là doit pas être complet.

— Qu'est-ce que tu regardes, ma grande?

— Une émission.

À l'écran, le zombie lâche le cadavre et retourne dans la

- Il fait juste ça?
- Ouais, sauf quand y a des proies autour.
- Et à quoi il pense, là, d'après toi?
- À rien.
- C'est pas mal triste, la vie d'un zombie.
- M'man, y'est mort.
- Oui, c'est ce que je dis.

Lorsque j'entre en les saluant, ils sont assis dans le salon.
— Comment tu vas, maman?
— Bien.
— Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui?
Ses yeux cherchent mon père.
— Qu'est-ce qu'on a fait, déjà, Pôpa?
— Ben tu l'sais. On a été déjeuner des crêpes, après Gaétan pis Bibi sont venus jouer au sept de carreau pis on a été prendre une marche pour aller acheter de l'huile à moteur pour le quat'-roues.

Je le laisse parler pour combler ce vide qui lui vole sa femme. Je sens, à la voix de mon père, que ses œillères sont tombées. Ses faux espoirs ne parvenaient plus à couvrir le gouffre.

« Ne pas s'inquiéter. Au moins elle se souvient de nous et des enfants. » Son corps retrouvé dans le froid sur le bord d'une route. Brûlé par un rond de poêle mal fermé. Noyé dans son bain. Les dangers se décuplent et je n'arrive pas à faire taire mes peurs.

Ses tricots sont des masses informes. Sa cuisine, des chairs sans cuisson et des légumes noircis.

— As-tu mangé?

— ... Oui.

Réponses remplies d'incertitude. Elle ne sait même plus si elle ment. L'une après l'autre, nous devons nous tourner vers mon père, le seul témoin qui reste.

Elle n'ose plus sortir de la maison. Les rues sont des labyrinthes. Elle reste assise devant la télévision, couverte des mêmes vêtements qu'hier et avant-hier. Intemporelle. Elle régurgite parfois des phrases prémâchées, des opinions qui ne sont pas les siennes. Je tente de lui rappeler sa vision du monde d'avant. C'est peine perdue, cette femme n'est plus ma mère.

À soixante ans, comme elle. Les résultats sont clairs même si mes mains font trembler la feuille. Les sanglots de ma fille à l'oreille. J'ai toujours eu de la difficulté à trouver mes mots, mais ces temps-ci, c'était pire. J'ai vu ce qui va suivre. Désapprendre sera une étape longue et douloureuse.

Désapprendre à conduire, à cuisiner, à jardiner, à s'orienter, à réfléchir.

Désapprendre à aimer. À être.

Rester là, comme elle, silencieuse. Intemporelle.